

POUR SAUVER LA NATURE, ACHETEZ-LÀ!

PRÉSERVER LES ÉTENDUES SAUVAGES D'AMÉRIQUE DU SUD EN EN FAISANT L'ACQUISITION

Frank Zeller



Notre civilisation industrielle, qui nous incite de moins en moins à être en contact avec la nature, est porteuse d'une vision du monde qui réduit cette nature à un ensemble de ressources exclusivement économiques, voire esthétiques. La vision du monde des Tompkins est différente; en partie, semble-t-il, parce que ces derniers voient la Terre comme une planète blessée.

Tout récemment, Douglas et Kris Tompkins, le couple de millionnaires américains, ont fait don au Chili et à l'Argentine de deux nouveaux parcs nationaux. Sur place, pourtant, nombreux sont ceux qui souhaitent les voir quitter les lieux...

Plusieurs choses peuvent expliquer cette réaction hostile: sentiments anti-américains, intérêts spécifiques locaux mais aussi positions culturellement divergentes sur la philanthropie écologique, une démarche qui consiste à acquérir des étendues sauvages pour en assurer la conservation. Selon les critiques locales, les Tompkins sont, avant tout, de riches 'gringos' qui, à l'instar d'autres étrangers illustres tels que Ted Turner, George Soros ou Sylvester Stallone, se ruent sur les terres de Patagonie pour en tirer profit. Doug et Kris Tompkins ont déjà ouvert onze parcs naturels, d'une superficie totale de plus de 800 000 hectares; on les a pourtant traités d'espions américains, ils ont été frôlés par des jets de l'armée de l'air chilienne et ont même été menacés de mort.

Leur histoire illustre, certes, leurs réussites mais aussi les pièges d'une démarche qui consiste à acquérir, restaurer et sauvegarder des espaces naturels – un mouvement

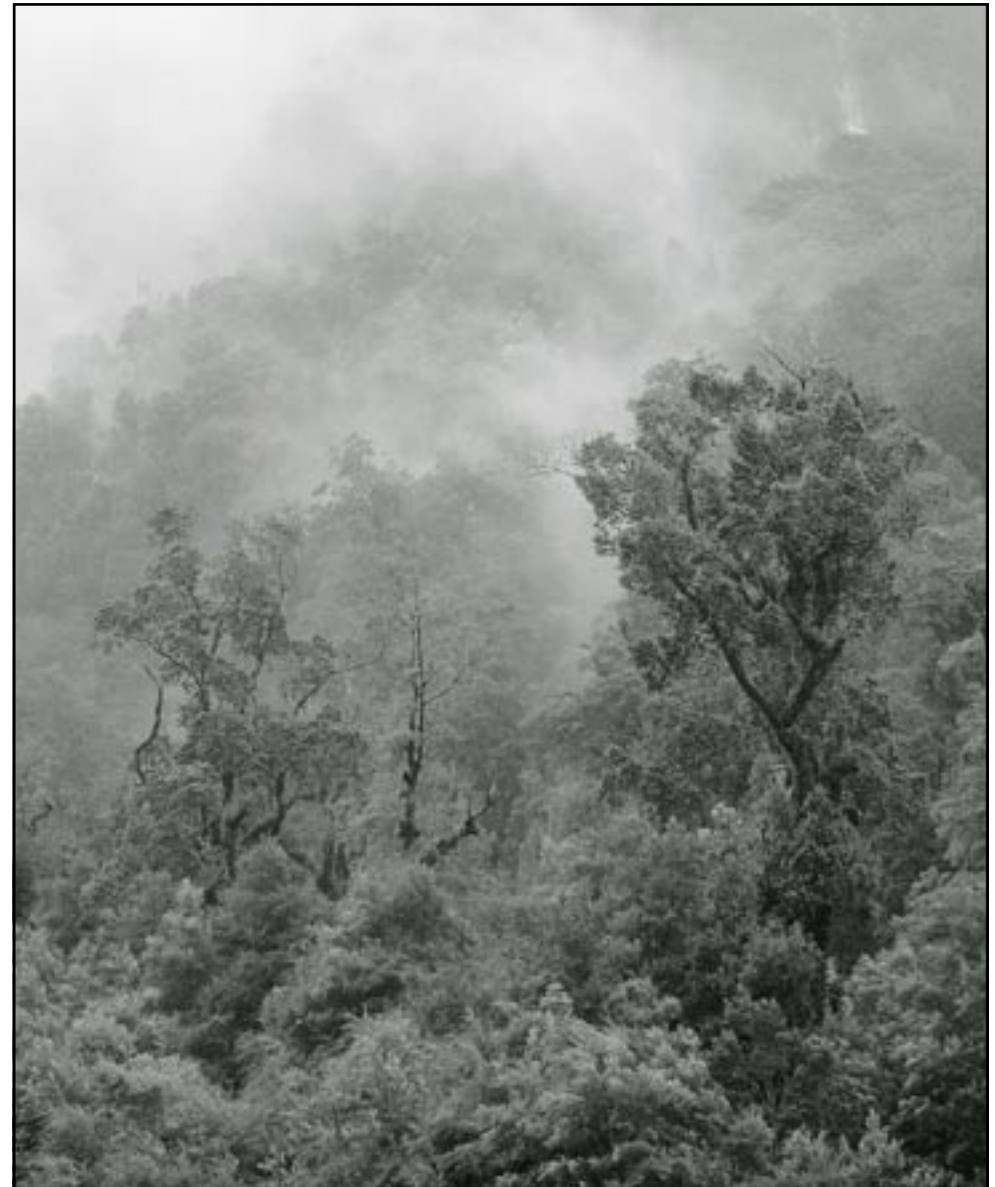


Photo : Pumalín Park, Frank Zeller

qui s'est développée progressivement et qui draine aujourd'hui plusieurs milliards de dollars. Pionniers de ce mouvement, les Tompkins ont appris – à leurs dépens – cette vieille leçon: à vouloir trop bien faire, on peut, parfois, s'attirer des ennuis.

ABORDABLES ET AGRÉABLES

«J'ai acheté mon premier terrain presque sans réfléchir. Il est vrai que cela ne coûtait rien et que le paysage était magnifique», raconte Doug Tompkins, un homme au teint hâlé et aux cheveux argentés, dans son loft spacieux de Puerto Montt, au sud du Chili, un lieu qui sert de QG local à son organisation. «C'est à partir de ce moment-là que tout a commencé.»

Doug Tompkins, créateur de la ligne North Face, la marque de vêtements et d'équipements de sport mondialement connue, a également été le co-fondateur de la ligne Esprit. Quant à son épouse, Kris Tompkins, elle a été longtemps à la tête de la compagnie Patagonia, le fabricant de vêtements pour activités de plein air. Amoureux de la nature depuis toujours, amateur de grimpe, de kayak en eaux vives, pilote, et, même, ex-skieur olympique, Doug Tompkins connaît bien les fjords déchiquetés du sud du Chili qu'il a visités à plusieurs reprises dans les années 1960 et dont il s'est, depuis, littéralement épris. C'est en 1989 que les Tompkins décident de tout laisser derrière eux: ils vendent les participations qu'il détiennent dans leurs entreprises respectives et quittent San Francisco pour s'installer dans cette région isolée du Chili où ils vivent actuellement et où ils adoptent un style de vie simple (sans électricité), en harmonie avec la nature.

Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi ce lieu a enchanté les Tompkins. Les flancs des volcans aux sommets enneigés, couverts d'une forêt dense, plongent dans les eaux glacées, et l'ancienne forêt tropicale (qui reçoit 6 000 mm de pluie par année), recouverte de son linceul de brume, abrite des *alerce* géants, des arbres qui avaient déjà mille ans à l'époque de Jésus-Christ...

Mais l'*alerce*, une espèce autrefois commune, comme le séquoia de Californie, est, à l'heure actuelle, en voie de disparition. Or, pour Doug Tompkins, l'extinction des espèces représente la crise majeure pour l'avenir de la planète et de



l'humanité, et le combat pour sauvegarder la biodiversité, «le facteur dont dépend tout le reste», doit, selon lui, être au centre des préoccupations.

Au début des années 1990, D. Tompkins a donc créé la *Foundation for Deep Ecology*, une organisation à but non lucratif visant à promouvoir les idées du Norvégien Arne Naess, un philosophe qui s'oppose à tout ce qui est «méga-technologie» (soit aussi bien aux centrales nucléaires qu'aux postes de télévision ou aux turbines à vent) et en appelle à un démantèlement de la «société techno-industrielle». (Tompkins, moins extrême, n'a banni ni les ordinateurs ni les petits avions qu'il utilise pour se déplacer entre le Chili et l'Argentine mais cette «étreinte stratégique» de la technologie reste au service de la mission particulière qu'il s'est donnée il y a quinze ans et qui consiste à préserver du mieux qu'il peut une nature vierge.)

Selon D. Tompkins, nous nous sommes éloignés de la nature. «Nous imaginons que nous pouvons la mettre sous verre et vivre au-dessus d'elle. Nous avons placé l'intelligence humaine au-dessus de la sagesse de la nature», regrette-t-il. Pour le millionnaire activiste, tout autre acte charitable, comme le combat pour l'éradication de la pauvreté ou de l'analphabétisme ou la lutte contre le travail des enfants, est secondaire au regard de la sauvegarde de la biodiversité. «Il ne peut y avoir de justice sociale sur une planète morte», rappelle-t-il, non sans ironie. D'où sa décision de joindre l'acte à la parole et d'acquérir le plus possible de terres sauvages, vierges et peuplées d'espèces de toutes sortes.

Doug Tompkins a commencé à s'intéresser à la protection de la nature en 1979, époque où il a créé Esprit Park, un parc de séquoias qu'il a installé au sommet d'un building de San Francisco. En 1990, il aidait la compagnie britannique Cat Survival à acquérir une forêt tropicale de plus de 4 000 hectares à Misiones, en Argentine, connue aujourd'hui sous le nom d'*El Piñalito Provincial Park*. Mais c'est en 1992, avec l'achat d'un ranch à moitié abandonné de la province chilienne de Palena, que le couple a véritablement commencé à battre campagne et s'est mis à acquérir des terres dans le but de les préserver. Au cours des années, grâce à l'achat des parcelles de terrains environnant le ranch, appartenant à l'origine à des propriétaires pauvres ou absents, les Tompkins ont créé le Parque Pumalín, dont la taille équivaut, à l'heure actuelle, à celle de l'immense parc Yosemite. Ce parc, qui constitue le joyau de leur collection, leur a coûté plus de 30 millions de dollars.

Aujourd'hui, les Tompkins utilisent leurs propres fonds mais aussi ceux de donateurs pour acquérir de nouveaux terrains, situés des deux côtés des Andes, cela par le biais de leurs organisations, la Conservation Land Trust et Conservación Patagónica. Ils achètent notamment de vieilles fermes, dont ils arrachent les clôtures et autres structures fabriquées par l'homme afin que la faune et la flore puissent reprendre leurs droits, effaçant ainsi les méfaits occasionnés par la pratique agricole – et le surpâturage intense en particulier. Récemment, en Argentine, les Tompkins ont fait une donation de 1,7 millions de dollars à la Fondation Vida Silvestre Argentina afin que cette dernière puisse acquérir le domaine Monte Leon, situé près de Rio Gallegos, un terrain de 63 000 hectares consacré à l'élevage de moutons. A son tour, ce groupe local en a fait don au Service national des parcs qui se trouvait être à court d'argent. Le parc de Monte Leon est aujourd'hui le premier parc national marin; il abrite des éléphants de mer austraux et des pingouins Magellan.

Les Tompkins ont également acheté une partie des marécages d'Esteros del Iberá, situés dans la province subtropicale de Corrientes, au nord de l'Argentine, un territoire qui contient peut-être encore plus d'espèces que le Pantanal, le légendaire parc brésilien. 70% de ces 30 000 hectares sont destinés à la conservation et à l'écotourisme, et le couple projette d'y réintroduire le fourmilier, le cerf de la pampa et même le jaguar.

A la mi-janvier 2005, Doug Tompkins s'est également associé au président chilien Ricardo Lagos pour inaugurer le parc national de Corcovado. Environ un tiers du territoire, soit quelque 85 000 hectares, ont été offerts par les Tompkins; le reste appartenait à l'État et à l'armée. Soulignons enfin que les Tompkins – bien que leur propriété de Pumalín, qui offre une belle vision d'ensemble des activités du couple, représente leur résidence principale – souhaitent, à la fin de leur vie, pouvoir faire don de ce domaine à l'État chilien.

DES ENNUIS AU PARADIS

A priori, tout cela est plus que louable. Pourtant, durant de nombreuses années, la philanthropie écologique de Doug et Kris Tompkins ne leur a attiré que des ennuis et les a presque conduit à devenir des parias dans leur propre demeure.

L'Église catholique, par exemple, avec le soutien de l'ancien président du Chili, Eduardo Frei, s'en est prise à maintes reprises au projet Pumalín. Selon elle, le couple avait expulsé des paysans de leurs terres et bloqué la circulation le long de la Carretera Austral, le cordon ombilical de la région, à la fois route carrossable et voie fluviale. Les Tompkins ont bien entendu nié ces accusations avec véhémence: «La plupart des propriétaires étaient absents et ne demandaient qu'à vendre, s'est défendu Doug Tompkins. D'ailleurs, mettre la main sur certains d'entre eux nous a parfois pris beaucoup de temps.»



Douglas et Kris Tompkins à Puerto Montt.
Photo : Frank Zeller

complots – comme de vouloir remplacer le bétail local par des bisons américains, de s'accaparer le marché mondial du granit ou encore de vouloir instaurer un nouvel État sioniste!

«Vous savez, il y a beaucoup de cinglés dans les rues, constate Tompkins. Ajoutez à cela une presse sensationnaliste et une pincée d'ultra-nationalisme... Certains ont même pensé que nous fomtions une véritable conspiration. Nous avons pris cela comme un jeu, sans même nous donner la peine de répondre au 90% d'entre eux, des farfelus dans la plupart des cas. Et puis, finalement, cela nous a fourni une plate-forme de discussion. Au fond, c'est comme si on nous tendait un micro!»

Tompkins évoque quelques uns de ces épisodes dans son rapport intitulé *The Conservation Land Trust*: les dix premières années. «Le caractère inhabituel

Mais, dans une région où présence américaine a souvent été associée à «coup d'État» ou synonyme de soutien à des dictateurs de droite comme Augusto Pinochet, la haine à l'égard de «l'étranger» est tenace. Ainsi accusa-t-on les Tompkins, que ce soit par le biais des journaux ou celui d'Internet, et parfois sans craindre de friser le ridicule, d'avoir des intentions cachées et d'échafauder de sinistres

du type de projets que nous menons explique en grande partie l'opposition que l'on nous a manifestée. Une philosophie comme la nôtre ne fait pas partie de la culture chilienne. Les promoteurs, et surtout les politiciens désireux de 'développer' et d'exploiter les régions inhospitalières des fjords du sud du Chili étaient particulièrement opposés à notre projet – un projet de conservation et de développement touristique conçu pour préserver l'environnement. Il faut toutefois savoir que, dans n'importe quel pays, un projet d'envergure comme le nôtre susciterait l'opposition, que ce soit de la part des forces militaires ou de promoteurs chargés du développement d'infrastructures ou de l'extraction de ressources. Quand on ajoute à cela la touche de xénophobie et la désinformation inévitables qui entourent les projets controversés...»

Avec le temps, et grâce à l'aspect éducatif de ses projets, l'attitude des Chiliens à l'égard de Tompkins a toutefois fini par se modifier, selon ce dernier. «Aujourd'hui, beaucoup de gens viennent me remercier pour ce que j'ai fait. Sans ces projets, disent-ils, ils ne se seraient jamais souciés de préserver la région.»

Le parc Pumalín draine aujourd'hui environ 10 000 visiteurs par année, dont les 80% sont des Chiliens. Le parc, dont l'entrée est gratuite, est pourvu d'un camping et de bungalows de luxe à l'aspect rustique, d'un magasin d'artisanat et d'un restaurant qui offre des mets biologiques confectionnés à partir de produits cultivés dans les fermes du parc. Des sentiers de randonnée sillonnent la forêt, dont l'air est froid et humide, mais le 98% du territoire reste à l'état sauvage. A en croire les commentaires figurant dans le livre d'or, les visiteurs sont enchantés.

Si imiter est une forme de flatterie et de reconnaissance, alors on peut parler de réussite pour Doug Tompkins. La preuve: Sebastián Piñera, législateur et homme d'affaires chilien, qui vient d'acquérir une grande étendue de terre sur l'île de Chiloé toute proche, a sollicité les conseils des Tompkins quant à la meilleure façon de gérer sa réserve naturelle...

LES ORIGINES DE LA PHILANTHROPIE ÉCOLOGIQUE

Comme le souligne Tompkins, la philanthropie écologique n'a rien de nouveau. Le parc national chilien Torres del Paine, par exemple, connu dans le monde



Cerf des marais et compagnon, Esteros del Iberá.

Photo : Hernan Povedano, avec l'autorisation de la Conservation Land Trust

mètres d'altitude) pour en faire un espace public, Baxter a acquis par ses propres moyens (ce qui lui a pris 32 ans) environ 81 000 hectares qu'il a transformés en parc: le Baxter State Park.

Selon Tom Butler, la philanthropie écologique a presque toujours suscité la méfiance et l'hostilité locales. Ainsi, quand, dans les années 1920, Rockefeller a acheté pour 1,4 millions de dollars quelques 14 000 hectares de terres à des propriétaires de ranch ruinés du Wyoming, un territoire situé dans la vallée de

entier, a été créé en grande partie grâce à une donation de terrains effectuée par un propriétaire foncier italien. Aux États-Unis aussi, chaque parc national a été créé, du moins partiellement, grâce à un apport de fonds privés. Ainsi, «durant la dépression, sans la contribution des écoliers de Knoxville et les 5 millions de dollars offerts par John D. Rockefeller Jr., le parc national des *Great Smokey Mountains* n'aurait jamais existé», relève Tom Butler, ex-rédacteur en chef du magazine *Wild Earth*, une publication aujourd'hui disparue, qui travaille actuellement sur un projet de livre pour D. Tompkins.

Le cas de Percival Baxter, gouverneur de l'État américain du Maine, est également exemplaire. Impuissant à convaincre les pouvoirs législatifs d'acquiescer le Mont Katahdin (culminant à 1 575

Jackson Hole, au pied de la chaîne du Teton, plusieurs propriétaires des ranchs avoisinants ainsi que des hommes d'affaires locaux ont craint que cela ne nuise à l'économie et à la fiscalité locales. «Le conflit que cet achat a déclenché et qui a duré jusqu'à la constitution du parc national du Grand Teton a été l'un des plus difficiles dans l'histoire de la protection de la nature», raconte Tom Butler. «Pour les politiciens locaux, Rockefeller n'était qu'un riche individu de la côte Est qui complotait avec le Service des parcs pour leur rafler leurs terres.»

En 1929, le Congrès opte donc pour un parc national de petite taille, qui ne comprend que les montagnes, les opposants au parc refusant que celui-ci ne gagne la vallée. Lassé de devoir assumer des coûts liés à des terres qu'il avait espéré pouvoir céder au Service national des parcs, Rockefeller écrivit finalement une lettre au Président Franklin Delano Roosevelt dans laquelle il lui fait part de son désarroi et de sa résignation à vendre sa propriété à tout acheteur susceptible de la lui acheter. Roosevelt réagit et classe le site, Jackson Hole compris, monument national. Les choses se calment enfin et, en 1950, alors que la région est devenue la 'Mecque' des touristes, le président Harry Truman vote un projet de loi visant à réunir le parc d'origine de 1929 avec le monument national du Grand Teton de 1943 et crée le parc national du Grand Teton, dont la surface est aujourd'hui de 126 000 hectares.

PROTECTION DE LA NATURE ET FONDS PRIVÉS

Depuis les années 1990, le fait d'utiliser des fonds privés pour sauvegarder des territoires naturels est à nouveau en vogue et des organismes comme *Conservation International* ou *Nature Conservancy* sont devenus des acteurs particulièrement importants et influents dans le domaine de l'environnement. C'est notamment au cours de la période grisante du boom 'high-tech' américain qu'une nouvelle espèce d'entrepreneurs philanthropes est apparue, des entrepreneurs relativement jeunes et originaires de la côte Ouest, qui n'ont pas hésité à remettre en cause le pouvoir d'achat relativement important et bien établi de la côte Est.

En 2001, Gordon Moore, le co-fondateur d'Intel, a ainsi fait don d'une somme de 261 millions de dollars à *Conservation International* pour la découverte et l'acquisition de «lieux phares» de la biodiversité, «urgences environnementales de notre planète», selon lui. La même année, la Fondation Gordon and Betty Moore finançait le projet Los Amigos, au Pérou, dans le cadre duquel l'Association pour la préservation de l'Amazonie concluait un accord avec le gouvernement péruvien sur une «concession de protection» à long terme, renouvelable de manière permanente. Cet accord protège une étendue de forêt vierge et pluvieuse de 138 000 hectares, située dans la vallée de la rivière Madre de Dios, un territoire qui constitue une sorte de _ couloir ' biologique reliant le parc national Manu, la région du monde la plus riche, peut-être, en biodiversité, à la réserve de Tambopata et à d'autres jungles de la Bolivie voisine.

D'autres étendues sauvages ont été acquises dans la région par des privés, notamment grâce à la *Wildlife Conservation Society* (WCS) qui gère le zoo du Bronx et est active dans 53 nations d'Afrique, d'Asie et des Amériques. Le philanthrope new-yorkais Michael Steinhardt, par exemple, a récemment acheté les deux îles situées les plus à l'ouest des Falkland pour en faire don à la WCS, rappelle Bill Conway, l'écologiste qui se trouve à la tête de l'organisation. Selon B. Conway, qui a contribué à mettre sur pied plus d'une dizaine de réserves en Amérique du Sud, grâce à Steinhardt, «les îles ont été rendues à leurs propriétaires légitimes», soit à des milliers de pingouins ainsi qu'à la plus grande population d'albatros à sourcils noirs jamais recensée dans le monde.

En septembre 2004, c'est la banque d'investissement Goldman Sachs qui fait don au WCS d'un nouveau territoire, de la taille de l'État de Rhode-Island; un terrain situé en Terre de Feu, à l'extrémité du Chili, une région sauvage et battue par le vent. La banque était devenue propriétaire de ces 275 000 hectares, situés dans la partie accidentée de l'extrême sud du pays, en 2002, par le biais de l'acquisition routinière d'un portefeuille d'emprunts (emprunts dont l'un s'est révélé, par la suite, être garanti par le territoire en question).

D'après Tom Butler, «la résurgence de la philanthropie écologique constitue l'événement le plus marquant et le plus intéressant de ces dix dernières années dans le domaine de la protection de la nature. Alors que l'influence

d'organisations comme le Sierra Club ou Greenpeace a diminué, il y a eu une explosion des fiducies foncières, et ce sont des organismes comme *Nature Conservancy* qui sont aujourd'hui les véritables poids lourds du mouvement écologique. Acquérir un site pour le sauvegarder est plus simple et prend bien moins de temps que de tenter de changer les mentalités.»

Il y a quelques mois, un membre de la filière de Chicago de *Nature Conservancy* visitait le parc de Pumalín en compagnie de son fils adolescent avec qui il faisait du kayak dans la région. Il a bien voulu nous parler de l'approche préconisée par cette imposante mais discrète ONG, qui garde profil bas et n'est motivée que par les résultats qu'elle obtient.

«Notre approche se base sur des données scientifiques, notre attitude est pragmatique et nous ne faisons pas dans le sentiment», explique Harry Drucker, un gestionnaire immobilier qui travaille bénévolement (à plein temps) pour l'organisation et qui a participé à des projets de protection de la nature au Mexique, en Chine et au Brésil. «Sauvegarder la biodiversité est notre préoccupation principale. Notre mission: 'protéger les plantes, les animaux et les communautés naturelles qui représentent la diversité de la vie sur notre planète en préservant les terres et l'eau nécessaires à leur survie'. Cela signifie que nous n'hésitons pas, si nécessaire, à acheter une terre marécageuse sans attraits, pour autant que cela serve notre cause. Nous travaillons avec des méthodes différentes, chacune se devant d'être la plus adaptée à un projet particulier, et collaborons aussi bien avec les services publics qu'avec des entreprises privées. Pour protéger une terre ou créer une zone tampon autour d'une étendue sauvage, il nous arrive même de payer des gens pour les convaincre de partir. Bien sûr, tout cela n'est pas très romantique... mais ça marche!»



Dans le nouveau parc national de Corcovado, Chili.

Photo : G. Huedepohl, www.atacamaphoto.com

Depuis 1951, *Nature Conservancy* a déjà contribué à sauvegarder près de 47 millions d'hectares de terres de par le monde. Le maître mot de l'organisation est la discrétion. «Il y a beaucoup de choses que nous avons réalisées mais dont vous ne verrez pas trace sur notre site», ajoute Harry Drucker. Bien qu'il soutienne l'action de Greenpeace et apprécie le travail politique effectué par les militants, selon lui, «il y a des choses que nous faisons que Greenpeace ne pourra jamais faire.»

Même son de cloche chez le Dr. John Terborgh, professeur à l'université de Duke, qui pense que la philanthropie écologique doit venir seconder, et non pas remplacer, les campagnes traditionnelles en faveur de la protection de la nature.



Littoral de Monte León.
Photo : Douglas Tompkins, avec l'autorisation
de la Conservation Land Trust

«Dans un pays comme les États-Unis, où le gouvernement ne prend pas, d'office, l'initiative d'élaborer un programme de sauvegarde de la biodiversité, les deux approches sont nécessaires, souligne John Terborgh, dans une interview réalisée par e-mail. Les actions basées sur un plaidoyer peuvent être efficaces quand il s'agit de protéger de larges zones désertiques appartenant à l'État, mais la méthode a moins

de chances de réussir lorsqu'il s'agit de terrains privés car les gouvernements ne sont pas prêts à payer pour en faire l'acquisition. Les deux approches sont donc complémentaires et toutes deux à promouvoir», ajoute-t-il. «A l'heure actuelle, le défi majeur lié à l'acquisition et à la sauvegarde de terres sauvages est de pouvoir s'assurer que ces terres resteront protégées à long terme, précise Bill Conway, de la WCS. Le problème posé par les donations individuelles privées réside dans la mise en place de dispositions légales assurant que les terres resteront protégées, même après le décès du donateur. Nous ne pouvons pas nous permettre que de vastes étendues sauvages dépendent de l'état des artères coronaires de quelqu'un!».

«Les frontières d'un parc national ne sont respectées que tant que la volonté politique mise en œuvre pour le sauvegarder l'est aussi», ajoute B. Conway, faisant référence au conflit qui s'est récemment déclaré au sujet des îles Galapagos et qui oppose actuellement les pêcheurs de requins aux autorités responsables des parcs naturels. «Si l'on ne parvient même pas à protéger les îles Galapagos, alors, c'est que nous avons un sérieux problème. 10 voire 11% des terres de la planète sont officiellement protégées, certes, mais uniquement sur papier.»

LES FIDUCIES FONCIÈRES ET LES MAGNATS DE L'ÉCOLOGIE

La philanthropie écologique est une tendance bien américaine. Aux États-Unis, dans les années 1990, on comptait 1 400 fiducies foncières. D'après la Land Trust Alliance (LTA), à elles seules, ces sociétés privées à but non lucratif ont permis la sauvegarde de 26 millions d'hectares (espaces verts et terres sauvages). Selon Tom Butler, «cela a contribué à la démocratisation de l'investissement privé dans le domaine de la conservation des territoires naturels. Aujourd'hui, plus besoin d'être un Rockefeller pour contribuer à l'achat et à la sauvegarde de terres.»

Les fiducies foncières procèdent à l'acquisition de terres cultivées, de régions boisées et d'espaces verts urbains; elles acceptent les donations sous forme de terrains, ce qui est déductible des impôts, mais aussi les servitudes de conservation (qui garantissent juridiquement qu'une région ne sera pas exploitée). Grâce aux servitudes (souvent léguées par testament), plus de 10 millions d'hectares ont été sauvegardés entre 1990 et 2000.

Selon la LTA, les fiducies foncières américaines contribuent, aujourd'hui, à la sauvegarde de quelques 200 000 hectares par année. Mais c'est une course contre la montre. Jusqu'à quatre fois cette surface de territoires américains est, en effet, exploitée chaque année par des promoteurs. «A ce rythme, prévient la LTA, il nous reste à peine 20 ans pour sauver les paysages que nous chérissons le plus avant qu'ils ne soient perdus à jamais.»

Aussi, quelques environnementalistes fortunés préfèrent-ils prendre eux-mêmes les choses en main plutôt que de compter sur les rouages souvent trop bureaucratiques des fiducies foncières. Selon Tom Butler, «cela offre au donateur la

possibilité de faire preuve d'un certain esprit d'entreprise. Pour un individu qui a les moyens et qui a l'habitude de faire des affaires rapidement, c'est une manière plus directe et plus immédiatement gratifiante d'accomplir quelque chose dans le domaine de la protection de la nature.»

M. C. Davis, un entrepreneur du sud des États-Unis, fait partie de ces mécènes audacieux. Il y a quelques années, il a acheté un terrain d'environ 16 000 hectares (40 000 acres) près de la plage Santa Rosa, située dans la partie méridionale de la Floride, pour un montant de 50 millions de dollars; il s'agit d'ailleurs, à l'heure actuelle, de la plus grande zone privée protégée à l'est du Mississippi. Surnommé la *Nokuse Plantation* (Nokuse signifie «ours noir» pour les Indiens d'Amérique), ce terrain avait été consacré à l'agriculture et à l'exploitation forestière; l'objectif de M.C. Davis est de réhabiliter l'écosystème d'origine, composé notamment de pins des marais et de graminées.

«40 000 acres, bien sûr, ce n'est pas énorme», reconnaît M. C. Davis dans une interview accordée au magazine EcoFlorida (la réserve naturelle occupe aujourd'hui environ 53 000 acres ou 21 000 hectares) «mais l'avantage est que ce territoire permet de rassembler les quelques 400 000 hectares de zones protégées situées alentour. C'est pour cela que j'ai choisi cette région en particulier.» Sorte de couloir protégé pour la faune et la flore, le terrain reliera en effet une base de l'armée de l'air qui abrite 60 ours noirs, une espèce menacée, au *Northwest Florida Water Management District* situé le long de la rivière Choctawhatchee.

Interrogé sur le succès des efforts qui pourraient être fournis à l'avenir dans le domaine de la conservation de territoires par le biais de donations privées, M. C. Davis nous fait part de la réflexion suivante: «Je pense que les démarches de ce type vont se multiplier... et je souhaite que cela prenne les mêmes proportions que celles prises par la question de l'éducation dans les années 1920 et 1930, suite à l'initiative de plusieurs hommes d'affaires qui avaient décidé de réinvestir leur fortune dans des institutions éducatives. J'espère vraiment qu'il en sera de même dans le domaine de la conservation et la sauvegarde de territoires.»

Roxanne Quimby est une autre de ces «éco-philanthropes» américains. Comme beaucoup, elle s'est montrée particulièrement active au cours de

ces dernières années. C'est elle, notamment, qui a fondé Burt's Bees, une entreprise qui a vu le jour dans sa cuisine avant de prendre de l'ampleur et de devenir une société rapportant actuellement près de 50 millions de dollars par année dans le domaine des produits de soins respectueux de l'environnement. Il y a quelques années, Roxanne Quimby a vendu, pour 175 millions de dollars, 80% des parts de sa société à AEA Investors, une société de gestion de portefeuilles new-yorkaise, et a utilisé cet argent pour acheter des espaces sauvages. Elle se trouve aujourd'hui en deuxième position dans le classement des propriétaires fonciers de l'État du Maine et dispose d'approximativement 16 000 hectares de terrain. R. Quimby prévoit de faire donation de ce territoire afin de contribuer à la création du parc national Maine Woods, un parc qui pourrait un jour couvrir quelques 1,3 million d'hectares du Great North Woods et abriter le loup de l'Est (ou loup du Canada), le lynx du Canada et le saumon d'Atlantique.

Hors du continent américain, toutefois, la démarche consistant à investir des fonds pour sauvegarder la nature séduit peu d'adeptes. Tom Butler a consacré une année entière à se renseigner à ce sujet et en a conclu qu'il n'existait de projets semblables ni en Afrique ni en Asie. Il incrimine notamment, dans beaucoup de pays, le manque de stabilité politique et, souvent, l'absence de lois foncières dignes de ce nom.

John Terborgh, du Centre Duke pour la conservation des espèces tropicales, renchérit: «L'achat de terrains n'est tout simplement pas une opération facile dans certaines régions. Dans plusieurs pays dits du 'tiers-monde', en effet, les droits de propriété sont, au mieux, fragiles. Par ailleurs, toujours dans ces pays, les espaces naturels demeurent la propriété quasi-exclusive de l'État. Il n'est pas imaginable d'accéder à la propriété privée». Une autre difficulté réside dans le fait que «la plupart des philanthropes du monde occidental n'ont qu'une connaissance ou une expérience limitée des pays du tiers-monde; aussi, au vu de l'instabilité sociale ou institutionnelle qui y règne, ils préfèrent ne pas s'y investir à long terme. Peu d'individus, dans le monde, s'installent, comme l'ont fait Doug et Kris Tompkins, dans la région qu'ils veulent sauvegarder et parviennent à s'intégrer à la scène locale sociale et politique.»

À l'heure actuelle, d'après Terborgh, devenir propriétaire de terrains à protéger ne représente une alternative séduisante que dans les pays émergents, au revenu moyen, comme le Chili et l'Argentine, le Costa Rica, le Mexique ou certaines régions du Brésil. « Bien sûr, nous souhaitons que de plus en plus de pays viennent progressivement grossir ces rangs », conclut-il.

RUÉE VERS LA PATAGONIE

Dans le Cône sud de l'Amérique du Sud, là où vivent Doug et Kris Tompkins, se trouve également Ted Turner, le fameux magnat de l'industrie des médias et le propriétaire terrien le plus puissant des États-Unis. Il y détient 600 000 hectares de terrains, la plupart situés sur le versant est des Rocheuses, qu'il exploite à des fins tout à la fois environnementales et commerciales en y installant, par exemple, des fermes destinées à l'élevage de bisons.

Ce milliardaire originaire d'Atlanta a notamment mis sur pied la Fondation Turner pour les espèces menacées, qui, depuis 1997, met tout en œuvre pour faire face à la crise d'extinction des espèces, « l'un des problèmes les plus pressants auxquels l'humanité est confrontée ». La fondation travaille sur divers projets, en Argentine et au Mexique mais aussi aux États-Unis. Comme beaucoup d'autres, Turner a déclenché des polémiques. En Argentine, où il possède aujourd'hui quelque 32 000 hectares de terres sur lesquelles se trouve son ranch La Primavera (situé près de la rivière Traful, un cours d'eau riche en truites) et qui abritent le cerf des Andes, une espèce menacée, les habitants de Bariloche (une ville de vacances se trouvant à proximité) ont à plusieurs reprises barricadé la route qui mène à l'aéroport où se trouvent les jets privés des étrangers fortunés. Dans la presse locale, les invectives à l'égard de « ces étrangers qui raffent les terres de Patagonie » ont été fréquentes.

Il est vrai qu'à l'heure actuelle, plus de 300 étrangers ont déjà pris possession de territoires situés dans les environs de Bariloche ainsi que dans les steppes patagoniennes du sud du pays, des paysages balayés par le vent et rendus célèbres par les récits de Paul Theroux et de Bruce Chatwin. Une succession d'événements a déclenché cette série d'achats en masse. Après des décennies de surpâturage et suite

à une baisse du prix de la laine sur le marché international, un certain nombre d'éleveurs de moutons ont d'abord été contraints de quitter leurs terres. Puis, dans les années 90, le président argentin Carlos Menem a mis fin aux restrictions sur la propriété étrangère, ouvrant ainsi la porte aux acheteurs étrangers. Cette « liquidation » de terres a pris toute son ampleur en 2002, époque où le pays a connu une grave crise économique et où le prix du terrain a terriblement baissé (le prix de vente à l'hectare était de 250 dollars). Sur la liste des célébrités qui possèdent des avoirs en Patagonie, on trouve les acteurs Sharon Stone et Christophe Lambert mais aussi le financier et philanthrope George Soros.

En Argentine, les grands propriétaires terriens sont Luciano et Carlo Benetton, les géants italiens de la mode; à eux seuls, ils possèdent cinq estancias et, au total, plus de 800 000 hectares. Bien qu'en ce qui les concerne, leurs élevages de moutons visent davantage à fournir à leurs entreprises de la laine de mérinos qu'à sauver la planète, ces designers millionnaires ont également été confrontés à l'opposition locale. En 2004, notamment, un douloureux conflit qui avait éclaté entre les Benetton et les Indiens Mapuche locaux au sujet des terres s'est transformé en scandale international. Toute une campagne, menée par des activistes sous le nom de « *United Colors of Land Grab* », s'en est d'ailleurs prise farouchement aux Benetton.



Rivière Vodudahue, Pumalín Park.
Photo : G. Hüedepohl, www.atacamaphoto.com

«Luciano aurait dû mieux gérer cette affaire», déclare Tompkins qui connaît bien les Benetton, de même que Turner et d'autres de ses illustres voisins. Tompkins souhaiterait bien évidemment que ces derniers, eux aussi, rendent leurs terres à la nature afin qu'elle puisse y reprendre ses droits, et consacrent leur vie à sauver la planète.

Brossant de lui-même le portrait d'un «pessimiste qui y croit», Tompkins pense que si beaucoup de combats pour l'environnement ont déjà été gagnés, la guerre elle-même est en train d'être perdue. «Les tactiques en matière de protection de la nature sont toujours fonction d'une méthodologie visant à parer au plus pressé, a-t-il écrit un jour. On fait ce qu'on peut». Il tient malgré tout à poursuivre le travail qu'il a commencé. «Notre passage sur cette terre est bref – que pouvons-nous faire d'autre?», conclut-il.

Assis dans son bureau de Puerto Montt, il s'arrête un instant et évoque une idée qui semble l'enchanter: «Et si les 10 000 personnes les plus riches du monde faisaient comme moi? Des personnalités comme Bill Gates, Warren Buffet, le Sultan de Brunei ou les princes saoudiens... s'ils s'y mettaient tous, ils pourraient changer le monde. Ce serait tout simplement incroyable.»

Un projet dont ces derniers pourraient s'inspirer est le *Bosque Eterno de los Niños*, un projet privé au Costa Rica qui concerne un territoire de 22 000 hectares bordant la Réserve biologique de la forêt brumeuse de Monteverde. La «Forêt brumeuse des enfants» a été créée grâce à des donations d'enfants du monde entier qui ont rassemblé des boîtes de conserve pour les recycler, organisé des ventes de pâtisserie ou demandé à leur parents de leur donner de l'argent pour leur anniversaire afin qu'ils puissent acheter, chacun, un hectare de forêt tropicale pour un montant de 250 dollars l'hectare.

Cette belle aventure avait commencé en 1987, suite aux interrogations d'un écolier de neuf ans d'une petite école primaire de la campagne suédoise... Aujourd'hui, la Forêt brumeuse est la plus grande réserve privée d'Amérique centrale.

Frank Zeller est un journaliste spécialisé dans les questions qui touchent à la nature et à l'écologie. Il a vécu et effectué des reportages en Europe, en Amérique et dans la région d'Asie-Pacifique et habite actuellement à Hong Kong.

